

L'AFFAIRE
“AFRICAN SHELL”



GRAY - DEWAELE

GRAY DEWAËLE

**L'AFFAIRE
AFRICAN SHELL**

© GRAY DEWAËLE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9557-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Prologue

Berlin - District de Tempelhof, aéroport de Tempelhof - 26 avril 1945.

La bataille de Berlin avait commencé le 16 avril 1945 et désormais les habitants vivaient nuit et jour sous le feu roulant de l'artillerie soviétique. Dès le 25 avril, les faubourgs tombèrent aux mains de l'Armée rouge qui entreprit alors de conquérir la ville. La guerre touchait à sa fin...

Kristina Fischer, secrétaire médicale de 25 ans, venait de quitter les bureaux administratifs de l'aéroport de Tempelhof où elle avait été envoyée, malgré un état de grossesse avancé, en tant qu'accompagnatrice éclairée du major Franz Hellman. Cet officier de l'infanterie allemande avait été chargé par le chef d'état-major de l'armée de terre, Hans Krebs en personne, de récupérer des documents médicaux classés secret défense. Le contexte rendait cependant la mission très périlleuse et Kristina n'avait qu'une hâte, c'était de réintégrer l'hôpital le plus vite possible. Ils étaient arrivés tôt sur site, car les militaires rouges entraient déjà dans la ville. Et ils allaient en repartir à peine une heure plus tard.

Il fallait une grosse dizaine de minutes en voiture pour effectuer la route entre l'aéroport de Tempelhof jusqu'à l'hôpital La Charité situé Charitéplatz 1, en passant par la porte de Brandebourg. Le VW 82 Kübelwagen conduit par le militaire longeait Tempelhofer Feld et se dirigeait vers le centre-ville à une allure modérée, car il avait longuement plu et les ornières et les trous d'obus, remplies d'eau, rendaient la chaussée difficilement praticable. Alors qu'il progressait dans la ligne droite qui longeait l'aéroport, le chauffeur ralentit brusquement à la vue d'un véhicule arrivant dans le sens opposé.

« Scheisse ! grommela Hans Krebs (*Merde !*) Sie sind schön da. (*Ils sont déjà là*).

Il stoppa le véhicule et enclencha la marche arrière en se retournant. Mais, de nouveau il s'arrêta net en appuyant fortement sur la pédale de frein. Kristina s'accrocha à la poignée pour limiter les cahots. Pas la peine de parler ; elle avait compris qui était là. Elle ferma les yeux et se mit à prier silencieusement en pensant à son bébé et à son père, Karl Hofman, un officier de l'Abwehr qu'elle avait rencontré sur son lieu de travail et dont elle était tombée amoureuse. Les deux amants devaient se marier, mais ils avaient décidé d'attendre la fin de la guerre pour « régulariser » la situation.

Le major Krebs reprit lentement sa progression vers l'avant. Tant pis, ils allaient devoir tenter de passer tout de même. Tandis qu'ils avançaient, le doute n'était plus permis. C'était bien un véhicule GAZ 67 de l'armée russe qui leur faisait face et qui avançait assez vite à leur rencontre maintenant.

Malgré la température relativement fraîche, Hans Krebs eut soudain très chaud. Alors qu'ils se trouvaient à une vingtaine de mètres environ, le chauffeur russe donna un brusque coup de volant pour s'arrêter au milieu de la route, bloquant leur progression. Immédiatement les soldats bondirent comme des diables et pointèrent leur pistolet-mitrailleur PPSH-41 en direction du Major et de sa passagère. Ils semblaient très jeunes, mais décidés...

« Vne ! Vykhopdit' ! Bystro ! » (*Dehors ! Sortez ! Vite !*) les invectiva celui qui semblait commander les trois autres.

Ne pouvant plus avancer ni reculer car le second équipage fermait désormais l'issue arrière, Kristina et le militaire allemand mirent lentement pied à terre. Courageusement, il se plaça devant sa camarade enceinte et s'adressa aux russes :

« Was vollen Sie ? ... » (*Que voulez-vous ?*)

Mais une déflagration brutale interrompit l'homme qui s'effondra à plat ventre sur le bitume. Kristina, par réflexe, poussa un cri strident. Le Russe, l'arme encore fumante, cracha au sol à côté du corps et de la pointe de sa botte le retourna brutalement. Une seconde salve du pistolet-mitrailleur en direction de la tête du Major lui fit exploser le crâne.

Kristina s'était mise à pleurer nerveusement et ne s'arrêta pas tandis que deux soldats l'empoignèrent par les bras pour la faire monter dans leur voiture. Ils prirent la direction des hangars situés une centaine de mètres plus loin. La jeune femme s'était remise à prier silencieusement. Les quatre hommes étaient jeunes, comme elle... Et pourtant ils avaient l'air dur et cruel. Malgré tout, pressentant l'irréparable, elle tenta de nouer un dialogue avec eux :

« Bitte meine Herren ! Hab Erbamen, ich erwarte ein Kind. (*S'il-vous-plaît Messieurs ! Ayez pitié, j'attends un bébé.*)

Pour toute réponse les hommes éclatèrent de rire en secouant la tête, tandis que le véhicule s'arrêta devant la porte d'un hangar. Brutalement, les hommes la tirèrent vers le baraquement.

Beaucoup plus tard... la nuit était tombée. Une nuit claire à la lumière un peu blafarde comme à la veille d'une pleine lune. Une frêle silhouette marchait en titubant sur la route de Tempelhof. Kristina, car il s'agissait bien d'elle, avançait péniblement en gémissant. Le visage tuméfié, les yeux pleins de larmes, elle se tenait le ventre avec la main droite et tentait de garder l'équilibre

en tendant l'autre main devant elle. Elle cheminait très lentement, psalmodiant en litanie le nom de son amoureux :

« Karl ! Karl, mein Liebe !... » (Karl ! Karl, mon amour !)

Elle marcha ainsi durant une petite heure à force de volonté. Elle sentait le sang qui s'écoulait à l'intérieur de ses cuisses tandis que ses forces s'amenuisaient. Pourtant, le désir de donner cette vie encore à l'intérieur de son corps, continuait de lui donner la détermination pour mettre un pied devant l'autre. Malgré tout, Kristina grelottait de fièvre et de froid. Un pas, puis un autre...

« Karl, Karl... Karl... »

La jeune femme perdit conscience un peu avant minuit. Elle aurait pu mourir dans le fossé où elle était tombée si un jeune homme prénommé Rolf, vivant de rapines et d'objets récupérés dans les décombres ou lieux déserts, n'était pas passé par là. Il chargea la moribonde sur sa charrette et la ramena jusqu'à l'hôpital « La Charité » après qu'elle l'ait supplié de le faire en lui donnant les quelques sous qu'elle avait dans son sac. Elle lui demanda aussi de remettre ses papiers à l'accueil, car son bébé en aurait besoin. Elle y avait préparé une lettre avec des instructions au cas où...

La maman ne survit pas au bébé qui vit le jour au petit matin du 27 avril 1945... un jour de pleine lune. Le nourrisson fut confié à l'orphelinat car le père de l'enfant cité dans le courrier ne put être joint et pour cause... il avait été exécuté par les Russes la veille.

... 46 ANS PLUS TARD...

... 1^{ÈRE} PARTIE...

La rentrée des classes...

Paris XVe - 7, rue Nélaton - Siège de la Direction de la Surveillance du Territoire - 11 septembre 1991, 9h00.

Albane Joubert déposa négligemment son sac sur le bureau, après avoir rangé sa boîte Tupperware dans le réfrigérateur de l'étage. Elle enfournerait sa ratatouille amoureusement confectionnée la veille dans le micro-ondes collectif pendant « la pause méridienne », terme technocratique inventé par la haute administration voulant dire plus simplement « la pause bouffe de midi ».

Albane s'installa confortablement dans son fauteuil de cuir noir et regarda par la fenêtre cette belle journée ensoleillée. Elle pouvait être fière de son parcours sans faute. Âgée d'à peine 35 ans, elle venait d'être promue commissaire divisionnaire et la haute hiérarchie du service lui avait confié un mois auparavant la division en charge de l'ex-URSS et de la fédération de Russie naissante. Cette division, qui appartenait à la sous-direction du contre-espionnage, s'était rendue célèbre sous le pilotage de son prédécesseur car elle fut à l'origine de l'affaire « Farewell », le plus violent coup frappé par un pays occidental au KGB¹ soviétique. La DST² confirmait ainsi sa place sur le podium des plus efficaces services de contre-espionnage du monde.

Diplômée de Sciences-Po Paris, Albane avait hésité entre les concours de l'ENA, de la magistrature et de commissaire de police. Elle passa les deux derniers qu'elle réussit brillamment puis opta spontanément pour le métier de commissaire de police. Elle voulait faire sa carrière à la DST et sortie deuxième du concours de sortie de l'ENSP, l'école des commissaires, elle put ainsi être affectée dans le service dont elle avait rêvé.

Elle passa plusieurs années au département du contre-terrorisme où, là encore, la DST s'était distinguée. Sa fougue, son sens du travail acharné et ses qualités de chef, la firent passer au premier rang des cadres prometteurs du service. Célibataire endurcie, elle avait délibérément privilégié son parcours professionnel et sacrifié sa vie privée.

¹ **KGB** : Services de sécurité soviétiques, créés en 1954, chargés du renseignement et du contre-espionnage à l'intérieur et à l'extérieur de l'URSS.

² **DST** : Fondée le 16/11/1944 et dissoute le 01/07/2008, la Direction de la Surveillance du Territoire était un service de renseignement du ministère de l'Intérieur; au sein de la direction générale de la Police nationale, chargée historiquement du contre-espionnage en France.

Albane était adorée par ceux dont elle avait la charge. Son autorité naturelle était aussi bien aidée par son charme ravageur et un sens de l'humour particulièrement élevé, qualités dont elle savait se servir quand l'occasion se présentait. D'une silhouette gracile et haute d'1m68, ses grands yeux clairs, ses cheveux châtain clair et ondulants, son sourire mutin au milieu d'un petit visage à la bouche joliment dessinée, étaient autant d'atouts qui lui permirent de gravir les échelons et de pouvoir choisir parmi les nombreux policiers, hommes, qui se bousculaient pour venir travailler avec elle.

Mais ce n'était pas le cas aujourd'hui car, la veille, un appel du « glaçon », surnom attribué à la sous-directrice du contre-espionnage, lui avait intimé l'ordre de recevoir et d'accueillir dans sa division deux fonctionnaires « hors normes », car non-policiers et « pas comme les autres... » (sic). Albane était à la fois intriguée et agacée par cette démarche peu conforme aux usages du service qui veulent que le chef de division soit toujours maître de ses recrutements, du moins autant que possible.

Albane gardait toujours la porte de son bureau grande ouverte. C'est alors qu'un chien entra dans son bureau et se posta assis devant elle en poussant un léger « Wouf ».

« C'est quoi ce bordel ? » dit-elle sans crier et en détaillant l'animal qui la regardait la langue pendue avec une tête de chien manifestement satisfait de son entrée. Elle se leva de son fauteuil, fit le tour du bureau et s'accroupit devant lui.

Les yeux ébahis, Albane détailla l'animal. Il s'agissait d'un grand chien de race Hovawart au pelage noir et feu et ceint d'un harnais de chien-guide avec un cadre-poignée en aluminium.

« Mais t'es qui toi ? » dit-elle au chien avec un ton chaleureux.

« T'es là mon chien ? ! » s'écria alors un homme qui se présenta dans l'encadrement de la porte du bureau.

« C'est votre chien je suppose ! Mais qui êtes-vous et que faites-vous là Monsieur ? Je suppose que vous êtes perdu. Pourtant, le service est particulièrement bien gardé...

— Vous êtes Madame Joubert, la commissaire divisionnaire Joubert ? s'exclama l'homme porteur de lunettes noires avec un grand sourire.

— Euh...oui. Vous me cherchiez ?

— Oui, je viens du bureau de la sous-directrice et un appariteur du service m'a accompagné dans l'ascenseur jusqu'à cet étage. Je lui ai demandé de me dire uniquement où était votre bureau car je voulais me débrouiller seul avec le chien. Il m'a répondu que c'était le cinquième à droite... et l'animal est arrivé avant moi manifestement ! Il comprend tout ce chien ! » et l'homme partit dans un grand rire franc qui amena même Albane à esquisser un sourire.

« Vous pouvez vous asseoir tout seul ou vous voulez que je vous guide vers la chaise ? Car manifestement, c'est moi que vous vouliez voir... euh... pardon... avec qui vous vouliez vous entretenir... parce qu'on ne dit pas ça à un aveu... pardon... un mal-voyant. » corrigea Albane un peu gênée.

L'homme partit encore dans un éclat de rire.

« Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude ! Et c'est vrai que désormais, on dit mal-voyant pour un aveugle, malentendant pour un sourd et je ne désespère pas qu'on dise aussi un jour mal-comprenant quand on parle d'un con... ».

Cette fois-ci, c'est Albane qui se mit à rire :

« Au moins avec vous, la conversation n'est pas triste ! Que me vaut votre visite impromptue ?
— Ma nouvelle affectation chez vous Madame ».

Albane fronça les sourcils de surprise :

« Chez moi ? Vous êtes sûr ? Il doit y avoir une erreur. Pardonnez-moi, mais je ne pense pas qu'on soit en mesure d'assumer la présence dans notre service de... de gens comme vous... enfin, je veux dire, là encore sans vous blesser...

— De personnes handicapées vous voulez dire ? compléta l'homme.

— Ne le prenez pas mal surtout ! ajouta Albane, s'en voulant d'avoir été aussi maladroite.

— Je ne le prends pas mal du tout Madame et je comprends votre surprise. Je suis affecté dans cette direction au titre des emplois réservés aux personnes handicapées et ces emplois ne sont pas décomptés dans les effectifs réels, au plan budgétaire. Donc, je ne prends aucunement la place d'un effectif valide.

— Oui, je sais. Je connais le système des emplois réservés, mais je me pose la question de savoir ce que je vais faire de vous, sachant que vous ne pouvez pas lire des documents, où je vais géographiquement vous affecter à l'étage, etc. Vous me comprenez ?

— Tenez, lisez ça, c'est une page qui résume grossièrement mes états de service. » répondit l'homme en lui tendant une feuille.

Albane parcourut le document avec la plus grande attention. Elle interrogea son interlocuteur sans lever son nez de la feuille.

« Vous vous nommez Augustin Philibert c'est bien ça ?

— Oui Madame, Philibert avec un « L », pas deux. Mes parents ont absolument voulu que je ne m'envole pas... ». Et Philibert mima avec ses bras un oiseau qui voulait s'envoler, attirant le regard d'Albane, qui leva les yeux au ciel.

« Vous avez fait l'école des clowns Monsieur Philibert...